

Isabelle Leymarie

Instants de vie



Du même auteur chez Edilivre :

Billevesées cosmopolites

1^{ère} édition (2014)

2^{ème} édition revue et augmentée (2015)

EXTRAIT

Crédits photos : © Isabelle Leymarie pour toutes les photos sauf celles de la page 48 (Douglas Duncan) et de la page 206 (Murray Howe). Merci, pour celle-ci, à son fils, Andrew Howe.

isabelleleymarie.net

*And at night by the light of the mulberry moon
They danced to the flute of the blue baboon.*

Et la nuit, sous la clarté de la lune au mûrier,
Ils dansèrent au son de la flûte du babouin bleu.

Edward Lear

Grenoble

La musique – le jazz et les musiques afro-latines en particulier, aux racines identiques – me fascine depuis ma petite enfance. Bien que née à Bourges, je ne possède nullement le « tempérament flegmatique et mélancolique » que George Sand attribue aux Berrichons : j'aime ce qui vibre et ce qui palpète. J'ai plutôt hérité du tempérament méridional de mes ancêtres maternels, d'origine en partie occitane. Possédant aussi un peu de sang savoyard, je peux en outre me réclamer de l'Italie : le sud m'est plus cher que le septentrion.

Au début des années 1950, nous habitons Grenoble. La jeunesse, qui « tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et la conduit », comme l'écrit Bossuet, s'ouvrait à moi. Mes parents avaient une jeune bonne nommée Jeanine, à propos de laquelle, à l'âge de quatre ans, j'avais dit à mon père, au grand dam de ma mère : « tu devrais l'épouser, elle a un système tout neuf. » Jeanine venait d'une famille modeste de Gap. Elle m'invita un jour chez ses parents, à Pâques, et je fus infiniment touchée de découvrir qu'elle avait pris la peine de cacher pour moi des œufs peints dans le jardin. Tant de bonté me confondit. Elle me chantait *Étoile des neiges*, chanson autrichienne qu'interprétait Line Renaud, *Rossignol de mes amours* de Luis Mariano, *Cerisier rose et pommier blanc*, popularisé par Tino Rossi et dont Pérez Prado, je l'appris plus tard, était le véritable auteur, et des airs de Dario Moreno. Ma mère, elle, fredonnait le plus

spirituel *Jean de la lune* ainsi que *La Leçon d'épinette*, qui disait :

Dans un village est venu (bis)

Un artiste fort connu (bis)

Grand joueur de clarinette

De piston et de musette.

Il apprend pour un écu

Aux filles à jouer de l'épinette

Il apprend pour un écu

Aux filles à jouer du...

Tra la la, tra la la

Tra la la lan laire.

Une vieille entend ce bruit (bis)

Comme elle avait de l'esprit (bis)

Elle s'avance coquette

Pour prendre part à la fête :

Monsieur voici mon écu,

J'veux apprendre à jouer de l'épinette

Monsieur, voici mon écu

J'veux apprendre à jouer du... »

Tra la la, tra la la

Tra la la lan laire.

« Bonne vieille allez-vous en (bis)

Et reprenez votre argent (bis)

Car ce n'est plus à votre âge

Qu'on entre en apprentissage.

Vous avez trop attendu

Pour apprendre à jouer de l'épinette

Vous avez trop attendu

Pour apprendre à jouer du... »

Tra la la, tra la la

Tra la la lan laire.

Son répertoire incluait aussi « O Magali, ma tanto amado », « J'irai revoir ma Normandie » et « Montagnes Pyrénées », mais j'adorais en particulier *Le bon roi Dagobert*, qui avait mis sa culotte à l'envers. Je tarabustais d'ailleurs ma

mère en lui disant : « tatata piano, maman, tatata piano », pour qu'elle me joue quelque chose. Mon père ne connaissait que deux chansons, charmantes au demeurant, et qu'il chantait faux : *Petit cochon tu ne travailles pas, l'abeille fait son miel et l'oiseau fait son nid mais toi, petit cochon, tu ne travailles pas*, et un air en patois du Lot, qui disait : « *Las castagnas é le vin nouvel, fan cantan las filias é fan pissao los viels* » (Les châtaignes et le vin nouveau, font chanter les filles et font pisser les vieux). Il regrettait d'ailleurs de ne pas connaître la musique, ayant grandi dans une famille de paysans où l'on n'en entendait pas. Un peu plus tard, j'entendis *Cerisier rose et pommier blanc*, popularisé par Tino Rossi et dont Pérez Prado, je ne l'appris qu'une fois devenue adulte, était le véritable auteur. Ces chansons furent mes premières initiations au monde de la musique, dont on sait, comme Nietzsche, que sans elle, la vie ne rimerait à rien, et, comme Rilke, que « rien ne possède au fond autant de séduction qu'elle ». Une vieille dame avec qui je prenais des leçons de piano me faisait jouer *Premier deuil* et *Le Gai laboureur* de Schumann, en levant mélodramatiquement le poignet. Plus tard, au conservatoire de Genève, où l'on mettait généralement l'accent sur la sobriété, ce geste emphatique, que je reproduisis croyant bien faire, suscita l'hilarité de mon professeur. À ces mélodies parfois un peu simplistes, bien que Schumann l'emportât sur *Étoile des neiges* ou *Petit cochon*, je préférais *In the Upper Room* de Mahalia Jackson, entendu à la radio, que je fredonnais en tentant d'imiter sa profonde voix, *No Two People Have Ever Been so in Love* de Danny Kaye, dont le refrain farfelu disait : « *mooned such a moon, juned such a June, spooned such a spoon* » et une partie du couplet : « *No two people have ever been so in love, as my lovely dove and I* » (Il n'y a jamais eu deux êtres aussi amoureux que ma jolie colombe et moi), des chansons créoles de Louisiane, interprétées par la chanteuse et harpiste Susan Reed, ou *The Flat Flat Floogie*, le tube créé en 1938 par Slim and Slam. En 1989, je logeai dans une petite chambre du Chelsea Arts Club, à Londres. Un après-midi, je descendis dans la salle de billard et vis un pianiste qui s'escrimait sur un médiocre piano droit et que j'étais la seule à écouter : c'était Slim Gaillard, qui avait joué du piano et de la guitare et fait des claquettes dans le film *Hellzapoppin*. Il avait été le roi du *jive*, ce jazz burlesque, populaire dans les années 1930. Quant à Slam Stewart, il se produisit début des années 1960 dans un petit club privé de Genève, mais à mon grand regret, n'ayant pas l'âge requis, on ne me laissa pas entrer. Mes initiations au cinéma

furent, elles, ces deux chefs-d'œuvre d'Albert Lamorisse que sont *Crin Blanc* et *Le Ballon rouge*.

Comme Pierre Loti, il m'arrivait, enfant, d'éprouver un vertige sidéral en réalisant que toutes les planètes, y compris la nôtre, tournoyaient sans cesse. Je ressentais aussi vivement l'angoisse de la mort et le caractère éphémère, à la fois triste et infiniment beau, du temps, le *mono no aware* des Japonais. Ou, comme disait plus sombrement Michel Leiris, « le sinistre ruissellement de la vie ». Plus tard, à l'école, des phrases toutes faites : « Mais où est donc Ornicar ? », « joujou, pou, genou, caillou, hibou », « Dans mon corbillon, qu'y met-on ? », « Caesarem legato alacrem eorum », « Caesar dudodecim persecuset » (en Suisse, les « cuissettes » étaient des shorts), « Corneille, perché sur la Racine de La Bruyère Boileau de La Fontaine » vibrionnaient dans ma tête comme les planètes de Loti et la tourneboulait.

Marcelle succéda à Jeanine, mais elle était loin d'être aussi gentille. Elle me mangeait mes bouillies. (Ne la nourrissait-on pas assez ou était-ce par gourmandise ?) Tant mieux, d'ailleurs, car elles faisaient toujours des grumeaux qui me dégoûtaient, comme me dégoûtait la peau du lait. Ces bouillies cédèrent plus tard la place au Banania, avec, sur la boîte, son Africain coiffé d'une chéchia qui proclamait d'un air réjoui : « Y'a bon Banania ! » On était encore à l'époque où la France « civilisait » les indigènes, leur apprenant que « nos » ancêtres étaient les Gaulois, et s'enorgueillissait de ses possessions : l'Indochine (on chantait « Ma Tonkiki, ma Tonkiki, ma Tonkinoise »), l'A.O.F. et l'A.E.F., fleurons de son empire. Et les grands récitaient comme un mantra : Kenya, Ouganda, Tanganyika. À l'insu de ma mère, qui nous croyait sagement en promenade, Marcelle allait retrouver son « bon ami » dans les cuves de Sassenage, me laissant en plan au bord de celles-ci pour aller se faire peloter par lui.

J'adorais la lecture et humais le papier des livres avec délectation. Chaque papier avait une odeur différente, que les livres d'aujourd'hui ont perdue. L'un de ces livres parlait d'un placard dont le fond ouvrait sur un monde enchanté. Ce monde enchanté, dans lequel je me transportais en pensée, constituait, pour moi, la vérité de l'univers. J'ai vainement cherché à retrouver ce livre – pour lui j'aurais donné tout Mozart et tout Weber – et peut-être aussi ce

monde enchanté. Un autre ouvrage précieux à mes yeux et lui aussi disparu était une géographie illustrée offerte par René d'Uckermann, alors directeur de Flammarion, en remerciement d'une lettre que je lui avais écrite. J'y admirais des peuplades en costumes traditionnels, dont des Séminoles. Ce nom de Séminole, aux consonances étranges et féminines, me ravissait, et les Séminoles me paraissaient le comble de l'exotisme. Je m'identifiais aux Indiens contre ces rustres de cow-boys au visage pâle, symboles, pour moi, de la violence et de l'intolérance du monde occidental. Stevenson, dans ses récits de voyage en Californie, prit lui aussi fait et cause pour les Indiens (ainsi que pour les Noirs, les Mexicains et les Chinois, méprisés par les Blancs du pays). « Si l'oppression rend un homme sage fou, écrit-il, quelle rage doit saisir ces pauvres tribus, chassées dos à dos, pas après pas, dont les réserves qui leur avaient été promises leur ont été arrachées l'une après l'autre à mesure que d'autres États s'étendaient vers l'Ouest, jusqu'à ce que, finalement, on les parque dans ces hideuses montagnes du centre, où même là ils ont été envahis, insultés et expulsés par des voyous d'aventuriers ? » Plus tard, dans l'Ouest américain, lorsque je rencontrai de véritables cow-boys, je rectifiai mon jugement : ils avaient prestance et courage, et malgré leurs jambes torses, une certaine droiture. Un troisième livre, parmi mes préférés, s'intitulait *Mes belles poésies*. Il comportait des illustrations de Michel Bouchaud, l'auteur des célèbres affiches sur le Val d'Esquières, l'A.O.F. et la plage de Monte-Carlo. Une image, en particulier, me ravissait. Elle illustrait *La paix du soir* de la Comtesse de Noailles et représentait une petite ville endormie sous la clarté de la lune et des étoiles. On y voyait une tour avec un porche, une horloge et des maisons aux vitres éclairées. Je passais des heures à rêver devant et pensait à un autre poème, celui de Verlaine, qui dit : « Un vaste et tendre apaisement semble descendre du firmament. » Cette petite anthologie me permit de vivre des moments de grâce absolue. J'ai toujours quelques-unes de ses poésies en mémoire. La première, de Victor Hugo, disait : « Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses/J'en remplirai tes petits bras/Je te dirai de douces choses/ Et peut-être tu souriras. » Remy de Gourmont écrivait à juste titre à propos de Hugo : « Nul n'a eu, à un pareil degré, ce génie de la rime, cet art de prendre deux mots très éloignés de sens, très voisins de son, de les battre l'un contre l'autre comme des cymbales et d'en tirer, en plus de la musique, quelque chose de vague et de mystérieux qui donne l'illusion d'une pensée. » J'aimais aussi

Marceline Desbordes-Valmore, Paul Fort, Théodore de Banville, Jean Richepin, Jean Moréas, Henri de Régnier et Tristan Derème, dont les noms étaient poétiques eux aussi, ainsi que les dessins d'animaux de Benjamin Rabier, ce doux Benjamin Rabier, qui portait moustache et faux-col, les textes d'Henri Pourrat, et mon premier manuel scolaire, *La Méthode rose – Lili et Toto*, au charme désuet. Adolescente, je savourais le plaisir d'ouvrir les pages fermées de livres plus sérieux avec un coupe-papier, avec l'impression que le texte que j'allais découvrir n'appartenait qu'à moi.

Plus tard, les lectures me poussèrent parfois à des voyages impulsifs, plus réels, ceux-là, que ceux du placard enchanté, mais pas toujours aussi empreints du même merveilleux. Un texte de Stefan Zweig sur Merano m'entraîna dans cette ville, mais je n'y retrouvai pas ce qui m'y avait tant charmée dans les lignes de cet écrivain. Montée depuis Vicenza par l'austère vallée du Haut-Adige, je fis halte à Bolzano, où Sandór Marái situe sa *Conversation de Casanova*. J'imaginai mal Casanova, si Vénitien, se complaisant dans cette ville déjà germanique. À Merano, des motards au casque en pointe à la Guillaume II et bardés de cuir, venus d'Autriche et d'Allemagne, dévalaient les routes, et des excursionnistes tudesques, dûment munis de bâtons ferrés, gravissaient ou descendaient avec application les montagnes environnantes. Mon aubergiste refusait de parler italien, langue qu'il comprenait pourtant fort bien, et préférait le dialecte tyrolien à l'allemand. Je subornai un laitier milanais et sa femme, assis à ma table, qui me voiturèrent complaisamment dans le merveilleux Val Müstair, en Suisse, ainsi qu'en Autriche. À Saint-Petersbourg, je vis le quartier où Dostoïevski faisait évoluer Raskolnikov. Là aussi, la magie avait disparu : les rues, tristes, sentaient encore l'époque soviétique. J'avais entendu Voznessenski, Evtouchenko et Brodski déclamer fougueusement leurs vers, avec les splendides sonorités de la langue russe. Je demandai à la guide locale de me réciter *Automne*, de Lermontov. « Je ne suis pas payée pour ça ! », répliqua-t-elle.

« Le voyage, écrit Stevenson, c'est l'art de la déception. » Je fis néanmoins, à la suite de Rilke et de Zweig, une émouvante visite au cimetière de Picpus, à Paris. Rilke avait demandé à Zweig de lui montrer l'endroit où André Chénier était enterré, lequel se trouve à Picpus. Ma curiosité fut piquée. Personne, dans la rue de Picpus, ne put m'indiquer où se trouvait le cimetière, pas même le

garage situé en face. Je le découvris moi-même, caché derrière l'église et invisible de la rue. Monsieur de Chénier, guillotiné pour s'être insurgé contre la Terreur, repose dans une fosse commune avec ses compagnons d'infortune. Près de la sépulture de Lafayette – ce Bougnat de haute lignée qui commanda les troupes de Virginie – et dont Heine racontait qu'une belle dame en portait les cheveux blancs autour du cou dans un médaillon tandis que Lafayette se coiffait, lui, d'une perruque châtain. Sur la tombe de Lafayette flotte en permanence le drapeau américain. La maison où il mourut est sise, elle, non loin de l'hôtel Crillon. Le cimetière, privé, est maintenu par les descendants des aristocrates qui y sont ensevelis. Le jardin qui le jouxtait était désert en ce mois d'août. Une croix de fer laissée à l'abandon reposait contre un mur. Je la soulevai et apparurent dessus deux têtes antiques. Derrière le cimetière se dissimulait un petit potager un peu en friche. Au fond du jardin, une statuette de saint Georges se blottissait dans sa niche. Un figuier, planté à côté de la porte par où arrivèrent les « sanglantes charretées » (disait un écriteau) transportant les corps des nobles décapités à la barrière du Trône : les Polignac, Castelbajac, Noailles et tant d'autres encore, m'offrit quelques succulents fruits. D'autres guillotines furent inhumés dans le cimetière des Érançais, jadis situé rue de Monceau, et dans l'ancien cimetière de la charmante église sainte Marguerite, sis dans le XII^e. Rue Pavée, dans le Marais, subsiste un pan du mur de la prison où fut massacrée Madame de Lamballe, la belle Italienne amie des philosophes et des écrivains, dont on promena la tête au bout d'une pique et dont le sexe servit de moustache à ses bourreaux. Curieusement, on peut admirer son effigie, vêtue de sa robe à paniers, au musée de Ventura, en Californie. Son bel hôtel, que l'on aperçoit depuis la maison de Balzac, à Passy, est aujourd'hui le siège de l'ambassade de Turquie. L'histoire de Paris porte les marques de nombreuses atrocités : d'autres boucheries eurent aussi lieu au coin du boulevard des Capucines et de la place de l'Opéra, comme en témoigne une plaque commémorative. Les révolutions passent. Les péniches, elles voguent toujours sur la Seine, croisant les monstrueux bateaux-mouches qui transportent leurs cargaisons de touristes en faisant hurler leur sono. *Fluctuat nec mergitur.*

Pour moi, la lecture reste toujours le plus merveilleux des voyages et l'occasion de partager dans l'intimité la plus absolue tourments et enthousiasmes, turpides, parfois, des écrivains, vivants ou morts. Je m'endors

généralement avec plusieurs livres sur mon lit, qui me tiennent compagnie.

Grenoble me paraissait sombre, encaissée et provinciale ; sa bourgeoisie chichiteuse et étriquée. Je comprenais pourquoi Stendhal et Champollion étaient partis vers des cieux plus lumineux : Stendhal vers l'Italie, Champollion vers l'Égypte. Il y a même, près de cette ville, un lieu qui s'appelle La Tronche, c'est tout dire ! J'aimais cependant Chamrousse, où j'admirais gentianes et edelweiss.

Ma mère insistait sur la propreté : cou et oreilles étaient dûment inspectés chaque jour, et il fallait aussi se laver le *tioulet*, mot signifiant « derrière », également utilisé, je le découvris plus tard en lisant *Toinou*, en Auvergne. Sous prétexte que je ne mangeais pas – « je n'ai pas de besoins matériels », me vantais-je à mon père – mes parents me mirent dans des homes d'enfants de Villard-de-Lans. C'était pour eux, m'imaginai-je, une occasion, jeunes adultes qu'ils étaient, de se débarrasser de moi. On nous réveillait tous les matins à l'aurore pour nous coller un thermomètre dans le postérieur puis nous faire réciter le *Notre Père*, le *Je vous salue Marie* et *L'Acte de contrition*, même si l'on était agnostique ou non chrétien. Je voulais bien, à la rigueur, saluer Notre Père ou Marie, dont le fruit des entrailles, bien qu'elle fût vierge, était béni, mais de contrition, je n'en éprouvais guère. De quoi, d'ailleurs, eussions-nous, pauvres petits que nous étions, été contrits ? Contristés, oui, d'être soumis à pareille discipline. On débitait ces litanies comme des perroquets (« *¿Pero qué?* », « *¿Pero qué?* »), auraient dit des Espagnols. Ces établissements étaient laïques, mais l'emprise du catholicisme en France était encore puissante. On nous obligeait aussi à manger le foin des artichauts et à subir quelques humiliations : un malheureux qui avait fit pipi dans sa culotte dut, par exemple, la porter un long moment sur la tête devant nous. Nos lettres aux parents étaient censurées, de sorte qu'on ne pouvait se plaindre et leur demander de venir nous chercher. En promenade, nous défilions tels de petits pantins en entonnant « J'ai lié ma botte avec un brin de paille, j'ai lié ma botte avec un brin d'osier » et d'autres comptines. Impossible de marcher librement, de s'écarter un moment du rang pour jouir du paysage ou souffler tout simplement : tout était régimenté. Ma bonne grand-mère vint un jour me voir dans l'un de ces homes. « Emmène-moi, emmène-moi », la suppliai-je. Mais c'était ma mère qui commandait, ma grand-mère ne pouvait rien faire. Je la regardai partir, elle désemparée, moi désespérée. Ces souvenirs sont encore si

vifs que, depuis, je ne suis jamais retournée dans le Vercors ou même dans le Dauphiné.

À l'école primaire, nous chantions *Gentil coquelicot mesdames*, avec son solécisme : « *j'ai* descendu dans mon jardin », qui ne manquait de m'amuser. On nous fit danser une écossaise, dont j'en ai encore la mélodie en tête. Pour l'occasion, ma mère m'avait confectionné une jupette écossaise, dont hérita mon ours Picasso. Mes parents avaient un livre sur les tartans des différents clans écossais et je vérifiai si le tissu de ma jupette s'y trouvait. Mon ours perdit un jour un œil. Ma mère le porta à la clinique des ours, mais il en revint avec des yeux verts au lieu de ses yeux marron, qui allaient si bien avec son pelage gris ! J'étais navrée : les drames de l'enfance prennent des proportions homériques. L'ours Picasso me fut plus tard volé dans le South Bronx, où je vivais alors, et je le remplaçai promptement par un autre ours, toujours en ma possession. En sortant de l'école, je contemplais des scarabées émeraude – insectes aujourd'hui pratiquement disparus (comme ont disparu des champs les bleuets, comme, aussi, ont disparu les anchois des salades niçoises ou des pizzas, pêchés en surnombre) – qui rampaient sur le trottoir. Les fraises, petites à l'époque, avaient un goût délicieux et ne s'appelaient pas « gariguettes » ou « mara des bois », mais « fraises », tout bonnement.

On me mit ensuite dans une autre école, où un garçon m'enfermait dans les cabinets pendant la récréation et où une fille me terrorisait et me rackettait. Ma mère s'apercevait que certaines de mes affaires manquaient, mais je n'osais pas lui dire ce qui en était, de peur de m'exposer à des représailles de la part de ma tortionnaire, et je subissais stoïquement ses gronderies. Ma pauvre grand-mère parlait de l'innocence des enfants. Tu parles ! Si certains sont adorables, d'autres sont de véritables peaux de vache ! Je conversais l'autre jour dans l'autobus avec un groupe de bambins à propos d'animaux. L'un d'eux, particulièrement vif et éveillé, n'avait que ce mot à la bouche : « il faut les tuer, il faut les tuer ! » La violence était déjà en germe ! Et je vis un bébé dans une poussette avec une marque sur la joue, que je pris pour une marque de rouge à lèvres, croyant que sa mère venait de l'embrasser. « Détrompez-vous, me dit celle-ci, il vient de se faire mordre par une autre petite fille à la maternelle. »

À la maison, il fallait constamment aller dire bonjour aux invités de mes

parents, ce qui était une épreuve de force. Je paradai une fois devant eux avec une queue de fourrure épinglée sur le derrière, dont je tirais plus de fierté que David Crockett de sa toque. L'un de ces invités alla se soulager dans les toilettes en oubliant de fermer la porte. J'entrai et regardai le jet mousser dans la cuvette, trouvant cela fort intéressant tandis que le pauvre monsieur, cramois, ne savait que faire. Que de fredaines l'on peut inventer, dans les premières années de son existence, et comme il est dommage que tant d'adultes aient perdu cette fantaisie !

Il m'arrivait parfois de dire quelque chose et les grandes personnes s'exclamaient devant moi : « elle a déjà entendu ça quelque part ! » Leur réaction m'exaspérait car cela venait de moi. Je les maudissais en mon for intérieur, me jurant, plus tard, de ne jamais tomber dans leurs travers. Je m'irritais aussi des palinodies de ma mère : elle me promettait parfois certaines gâteries, pour se rétracter ensuite, sous prétexte que j'avais été « vilaine ». Dans *Les vacances de Monsieur Hulot*, un poupon tend une pièce dans sa menotte à un marchand de glaces absorbé dans sa lecture. Celui-ci lui donne deux cornets sans le remercier, sans même lui jeter un regard. Le pauvre poupon, grave et dévoué, attendrissant avec sa culotte, son bob, son tee-shirt rayé et ses petites jambes potelées, escalade les marches de l'hôtel une par une, s'efforçant de ne pas renverser les cornets. Il s'évertue à ouvrir la porte de l'hôtel, mais la poignée est trop haute et l'un des cornets penche dangereusement. Il y parvient finalement au prix d'efforts acharnés et apporte l'un des cornets à son benêt de frère aîné, perché sur une chaise, qui le prend, lui aussi, sans le moindre remerciement. J'étais un peu comme ce poupon, d'une timidité maladive, en butte, souvent, à l'indifférence des adultes. Ma mère m'habillait parfois comme ma sœur. Je détestais cela : je voulais avoir mon propre style mais n'avais pas voix au chapitre. On dit que l'enfance est une époque bénie. Moi j'avais hâte de sortir de cet état de soumission permanent dans lequel nous maintenaient les gens plus âgés, qui avaient le pouvoir absolu. Des années plus tard, en me promenant, je croisai un garçonnet et, derrière lui sa mère, qui aidait la petite sœur à monter. La fillette trébucha et le garçon s'arrêta, répétant, bouleversé : « Elle est tombée ! Elle est tombée ! » Ah, l'intensité des émois de l'enfance ! Je n'ai rien oublié de tout cela.

J'achetais parfois, chez une marchande près de chez nous, un rouleau de

réglisse ou un cornet-surprise à quelques sous, avec l'impression d'avoir dilapidé une somme considérable. Plus tard, lorsque je commençai à aller au cinéma, un eskimo – les vendeuses passaient dans les allées avec leur panier en criant : « eeeeeeskimos glacés » – me paraissait un luxe inouï. Dans un élan de prodigalité, j'en offris une fois un, à la noisette – les meilleurs – à ma tante. Elle se rendit compte de mon sacrifice. « Ça a dû te coûter cher, ma pauvre ! », me dit-elle. Une nuit de Noël où je ne dormais pas, je vis ma mère déposer dans mes souliers une orange et des papillotes. Ces papillotes, enveloppées dans leur papier frangé, me paraissaient somptueuses. C'était quelques années à peine après la guerre et nous n'étions pas des enfants gâtés. Les papillotes se font rares aujourd'hui, tout comme les sucres d'orge, les berlingots et autres douceurs de ma jeunesse.

Une femme de cinquante ans était considérée comme vieille. Les dames de cet âge s'habillaient « comme il faut », c'est-à-dire de couleurs tristes. Celles qui avaient des cheveux gris ou blancs les teignaient, et la teinture tirait sur le violet. On était fusillé du regard, dans les transports publics, si on ne cédait pas immédiatement son siège à un adulte. Sans compter tous les commandements : « Un enfant doit rester à sa place », « On ne répond pas à sa mère », « On ne quitte pas la table avant d'avoir fini de manger » (les repas avec les grandes personnes duraient des heures et je frétiltais d'impatience), « On rompt le pain avec les doigts », « On coupe la salade avec le dos de la fourchette », « On se tient droit », « On met les mains sur la table quand on mange » (en Angleterre, il fallait au contraire les laisser dessous), etc. Sans parler des exercices consistant à faire tenir les petits pois sur la fourchette, à enrouler les spaghetti autour de celle-ci, à lever délicatement les filets de poisson dans l'assiette ou à peler un fruit en le tenant avec la fourchette. Kafka rédigea un réquisitoire contre son père pour des motifs tout aussi futiles. Ma mère me disait parfois : « Tu vas voir de quel bois je me chauffe » ou « Petite garce, nous nous retrouverons au tournant. » La menace ne manquait pas de se réaliser. Après les gifles et les fessées, ma peau gardait la marque des doigts, passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et produisait des cloques. Un jour ma mère me battit sans que je n'aie rien fait, pour se passer les nerfs sur moi. Puis elle appela mon père à la rescousse : « Viens lui donner une fessée ! » Celui-ci, que l'on dérangeait dans son travail, s'exécuta pour avoir la paix, sans même prendre la peine de savoir de quoi il s'agissait. Je leur en voulus à tous

deux de ce châtement immérité. J'en voulus, peut-être même plus à mon père, de sa lâcheté. J'étais pourtant obéissante : jamais il ne me serait venu à l'idée de contester la parole des aînés, et encore bien moins de me révolter. On me disait aussi : « Tu verras quand tu seras grande » : grande je le suis, et je n'ai toujours rien vu ! Ou encore : « ma petite fille, tu ne peux pas comprendre, tu comprendras plus tard. » Je comprenais déjà : ce n'est pas parce qu'on est enfant qu'on manque de jugeote ! Il fallait aussi terminer ce qu'il y avait dans son assiette, à cause des petits Chinois qui mouraient de faim, et l'on parlait du fameux « péril jaune », qui menaçait soi-disant l'Occident. Les vieux se plaignaient en s'écriant : « ah, de mon temps, ce n'était pas comme ça ! », ce qui était une lapalissade. Zweig écrivait, évoquant sa jeunesse à Vienne : « Notre éducation devait tendre avant tout à nous faire respecter l'ordre existant comme le plus parfait, l'opinion du maître comme infaillible, la parole des pères comme irréfutable. » Il en était, dans mon enfance, toujours de même. Il y avait bien sûr aussi de bons moments, et lorsque ma mère était d'humeur sereine elle m'appelait « mon petit lapin bleu des îles Borromées », ce qui est bien plus ravissant que les « ma puce », qu'emploient aujourd'hui beaucoup de jeunes mères en s'adressant à leur enfant.



Mon père, enfant, avec ses parents, devant le café qu'ils ouvrirent à Saint-Maur-les-Fossés avant de revenir, ruinés, au pays

Mon père était un historien d'art brillant, cultivé, amoureux de la poésie, qui écrivait magnifiquement. Issu d'une pauvre famille du Lot où l'on parlait patois, il me contait qu'un matin, en allant à l'école, il fut attaqué par un verrat et ne put s'en défendre qu'en lui assénant un coup de

sabot sur le groin. Il s'absorbait dans ses occupations, ses voyages et ses relations : il connaissait le monde entier. Je n'avais pratiquement aucun rapport affectif avec lui et ne captais son attention que s'agissant d'art ou de littérature. J'avais en commun avec lui le goût des jeux de mots et de la peinture. Je me souviens de deux calembours qu'il affectionnait : l'un, tiré de l'Almanach Vermot, qui disait : « Les Bordelais sont bordéliques et leurs femmes sont girondes » ; l'autre, dont j'ignore la source, que je cite aussi : « La femme de l'aspirant de marine a beaucoup de cachet, c'est pourquoi on dit : avoir un cachet d'aspirine » ; et de la blague de l'acteur qui, lors d'une audition où il doit dire : « et voilà ! », dit trois fois de suite « et voili », et auquel le metteur en scène finit par répondre : « ça suffat ». Cependant, mon père aimait être le centre de toutes les conversations et il m'avouait parfois : « je suis jaloux de toi ». Des années plus tard, au Rijksmuseum, je lui signalai un petit tableau qu'il n'avait pas vu. Il se hâta de sortir son calepin et de prendre des notes à propos de cette œuvre, puis en parla à une admiratrice. « Jean, quel œil vous avez, dit-elle, personne d'autre que vous n'aurait remarqué ce tableau ! » Une autre fois, lors d'une exposition, je lui montrai une toile qui m'avait frappée. Il la mentionna aussitôt à quelqu'un et là, même chanson : « Il n'y a que vous, Jean, pour avoir une telle sensibilité ! » Une autre fois encore, je dînai avec lui sur une péniche avec Doisneau et Cartier-Bresson. J'attirai l'attention de mon père sur un monsieur assis non loin. « Regarde cet homme, fis-je, il ressemble à Matisse ! » Mon père se tourna alors vers Cartier-Bresson et le lui montra, lui répétant qu'il ressemblait à Matisse. Là, encore, même son de cloche : « Ah !, s'écria Cartier-Bresson, il n'y a que toi, Jean, pour remarquer des choses pareilles ! » Mon géniteur (on n'est jamais sûr de son père, on ne peut l'être que de sa mère !) se garda bien, une fois de plus, d'avouer que cette observation venait de moi. À une autre occasion, nous étions chez Balthus. Il y avait, sur la table, une tasse mordorée. « Elle me rappelle le fond de certains de vos tableaux », dis-je au peintre. « Oui, c'est exactement ça ! », fit-il. Mon père, mécontent que ce soit moi qui ait suscité l'approbation de Balthus, fit la grimace. Balthus nous dit aussi avoir été impressionné par un artiste suisse du XVIII^e siècle qui avait peint des personnages en costumes des différents cantons. Mon père et moi allâmes voir ses tableaux dans un musée de Berne. J'ai oublié de qui il s'agissait.

Peut-être de Josef Reinhard. Mon père me montra l'une de ses œuvres en me disant : « C'est celui-là dont il faudra parler à Balthus ». J'en avais repéré une autre, qui représentait un homme tenant une petite fille sur les genoux. Picasso, lui aussi, avait été frappé par un tableau d'un homme avec une jeune femme sur les genoux : celui de Rembrandt avec Saskia du musée de Dresde. Mon père parla de « son » tableau à Balthus, moi de celui que j'avais remarqué. « Oui, c'est celui-là que j'ai préféré », s'exclama Balthus en mentionnant le mien. Furieux, mon père me réveilla le lendemain à six heures du matin et m'ordonna de quitter les lieux. Il m'accompagna même jusqu'à la gare de Rossinière, en bas de chez Balthus, pour bien s'assurer de mon départ. C'était le jour de mon anniversaire. Il pleuvait des trombes. Je me rendis à Genève où j'errai dans les rues, bibliothèques, musées et magasins étant, ce jour-là, fermés. Il y eut bien d'autres incidents similaires. Mon père faisait constamment la cour aux femmes devant moi, même à mes amies, et toute ma vie j'entendis ses admiratrices me dire : « Ah, quelle chance tu as (ou quelle chance vous avez) d'avoir un père pareil ! » Si elles savaient combien peu père il était ! Jamais il ne s'enquit de ce que je faisais à l'école. Il ne s'intéressa pratiquement jamais à mes problèmes ou à mes occupations. Je l'entendis un jour se plaindre à l'une des amies qu'il avait chaque année de sa scolarité reçu le prix d'excellence et que jamais ses parents n'étaient venus à ses distributions de prix. Je lui fis remarquer qu'il en était de même pour moi, ce qui suscita, chez lui, un mouvement d'humeur.

Parlant de Rossinière, village du beau Pays d'en Haut, situé sur la route qui mène de la Gruyère à Gstaad, je m'échappais un jour de chez Balthus pour partir seule en montagne, au-dessus de chez lui. Arrivée au sommet, je sortis un sandwich. Aussitôt, un aigle fondit sur moi et s'en empara. Je n'étais pas au bout de mes peines : en redescendant, je fus courcée par une vache furieuse. Je ne me sauvai de ses cornes qu'en me glissant sous une barrière électrifiée, et dévalai le reste de la pente dans la boue et les rochers. J'arrivai chez Balthus, si élégant, les vêtements déchirés et tout maculés. Heureusement, ni Balthus ni mon père ne me virent. Une autre fois je séjournai dans une pension de Rougemont, non loin de Rossinière, et les animaux s'y montrèrent de meilleur poil : tous les matins, un renard attendait dans la neige, gentiment assis devant la porte sur son derrière

qu'on veuille bien lui donner à manger. Une fois nourri, il repartait vadrouiller dans la nature sans importuner quiconque.

Je dessinais sans cesse. Notamment, vers quatre ou cinq ans, « Madame la lune » (« Elle est absurde, elle est charmante/Il faut adorer sans rancune/ Avec ses caprices, la lune », écrivait Théodore de Banville). J'avais également réalisé un portrait imaginaire du poète Maurice Rollinat, sur lequel j'avais inscrit « musée d'art flamand » et « exposition Cézanne » – mieux valait prévoir large ! Je le portai à mon père dans l'intention de le lui offrir. « Tu vois bien que je suis occupé », répondit-il sans même y jeter un coup d'œil. Mes œuvres remportaient plus de succès auprès de mon dentiste, que j'avais baptisé « babines d'amadou ». Il me donnait des bâtonnets de bois à mordiller pour fortifier les gencives. Je les lui rendais peints des couleurs les plus vives, avec des motifs abstraits, et il me faisait l'honneur de les exposer dans une vitrine de son cabinet. Et lorsque j'avais six ans, je reçus une carte charmante du fils de Theo et neveu de Van Gogh, qui m'écrivait : « Chère Isabelle, quel beau dessin tu nous as fait (il y a déjà quelque temps) ! »



Les pères d'autrefois n'étaient pas comme l'épinoche, qui construit le nid et garde les œufs, ou l'oiseau mandarin, qui nourrit ses petits. Je suis stupéfaite aujourd'hui quand j'en vois promener leurs enfants, les prendre dans les bras, jouer avec eux. Sans parler de ceux qui leur donne le biberon ou même qui les changent (le vocable « langer » n'existe plus). La fille d'une cousine du Lot posa un jour son bébé sur les genoux de mon père. Il se hâta de le lui rendre, ne sachant comment le tenir et se sentant encombré. Mon père employait aussi parfois un mot qui me hérissait : celui de « gonzesse », mot dérivé de

l'italien *gonzo*, qui signifie « lourdaud » ! « C'est avec ses parents qu'on a le moins de parenté », remarquait Nietzsche, qui n'avait pas tout à fait tort.

Outre les dessins, j'écrivis, à l'âge de cinq ans, une recette pour fabriquer du ciment qui eut plus tard l'heur de plaire à l'un de mes cousins, au pragmatisme bien supérieur au mien, et qui flirtait alors avec le maoïsme.

À Grenoble, j'aimais le bric-à-brac des réserves du Musée des Beaux Arts, dont mon père était le conservateur. Deux tableaux du musée se gravèrent dans ma mémoire : *Le Bœuf écorché* de Soutine, et la petite chambre de l'asile de Saint-Rémy, admirée lors d'une exposition Van Gogh. Au cours d'un voyage en Provence, je la vis en vrai, cette chambre, avec émotion. J'aimais aussi de petites choses : notre cruche à eau en grès, sur laquelle était inscrit : « Si l'amour prendroye racine, j'en planterais dans mon jardin », la reproduction du *Ta Matete* de Gauguin qui ornait ma chambre et celle du vieux monsieur au nez grumeleux avec le petit enfant de Ghirlandaio qui décorait les cabinets, *Roudoudou et Riquiqui*, lu chez un camarade de classe qui m'appelait « Leymarie » et dont la mère nous préparait des tartines de moelle, le grenier de notre maison, où se trouvait un crâne, la glycine de la terrasse, et les lys du jardin, dans lesquels je plongeais le nez, qui en ressortait poudré de jaune. Nous eûmes deux animaux : une poule, que ma mère acheta dans l'espoir d'obtenir des œufs frais, et qui, un beau matin, fit « cocorico ! », et une tortue nommée Marianne, qui se promenait librement dans le jardin. Ce jardin, sur le devant, était un petit jardin à la française, sans doute entretenu par la municipalité. En face de chez nous vivait le général Vallette d'Osia, qui commandait une division d'infanterie alpine de Grenoble, et nous nous juchions parfois sur le mur du jardin pour voir la retraite aux flambeaux.

On m'envoyait parfois, l'été, chez ma grand-mère, originaire de Carcassonne, qui vivait à Marseille. De mes aïeuls, c'était la seule : les trois autres étaient morts avant ma naissance. Je l'adorais. C'était réciproque. L'un de ses autres prénoms – merveilleux – était Basilice, mais je l'appelais Maman Isa ou Zaza, son premier prénom étant Isabelle. Elle avait une peau mate, sans doute héritée des Sarrazins jadis passés par l'Occitanie, qu'elle pourrait pour sortir, ce qui lui conférait une douceur extrême, et elle portait une veste de fourrure, de ragondin sans doute, dans laquelle j'aimais m'enfourer. Elle

subsistait avec une modeste pension de veuve de guerre mais trouvait occasionnellement de l'argent par terre. Une fois, sur la Canebière, le mistral lui souffla un billet de banque sur la poitrine. Avec ce pactole inespéré, elle m'acheta des petits pains au chocolat aux Brioches de la lune, en bas de l'avenue, et me paya des tours de chevaux de bois sur un manège voisin. À Golfe-Juan, j'eus droit à des petits cochons en pâte d'amande et pour Pâques, elle m'offrit un jour une poule avec des plumes et des œufs en chocolat dans le ventre – luxe pour moi éblouissant. Passant devant une vitrine, elle voulut également m'acheter une petite poupée. « Tu veux la rouge ou tu veux la bleue ? », me demanda-t-elle. « Je veux la rouge ! Je veux la bleue ! Je veux la rouge ! Je veux la bleue ! », fis-je, incapable de choisir. « *Bourricou, fas caga avé té coullounadous* » (Bourricue, tu me rends chèvre avec des histoires), me répondit-elle. Mes *coullounadous* attireraient parfois le loup-garou. Zaza partait alors dans l'escalier et prenait une grosse voix pour imiter celui-ci. Je faisais semblant d'avoir peur, pour lui faire plaisir, alors que je mourais de rire. Zweig se plaignait dans *Le Monde d'hier* de ce qu'on menaçait les enfants de sa génération avec un croquemitaine. Celui de Zaza, lui, n'était guère effrayant. Quand je l'*escagaçais* trop, elle me lançait : « *Macarel, callote !* » (Bon Dieu, tais-toi !) *Troun de l'aire* désignait quelqu'un de trop impulsif, et *ah, ti coumprenni !* ne signifiait pas « ah, je te comprends », mais, par antonymie, « tu te fiches de moi ! »

Nous passions parfois devant la Cité radieuse du Corbusier, que les Marseillais appelaient « la maison du fada ». Pauvre Le Corbusier, dont j'aime tant les fines vues de l'Acropole ou d'Istanbul, réalisées à l'encre ou à l'aquarelle lors de ses voyages : il ne méritait pas cette appellation de fada !

À l'époque, les quelques Maghrébins de Marseille étaient souvent de pauvres bougres qui essayaient de vendre un tapis porté sur l'épaule. Zaza les aidait volontiers. Elle aidait aussi une clocharde qui traînait en bas de chez elle et qui lui disait : « Donnez-moi un sou, je suis sourde, amnésique et muette. » Un soir où je me trouvais avec ma grand-mère à la montagne, une boule de feu entra dans la chambre et fit le tour de son lit lors d'un violent orage. À la lueur d'un éclair je vis celle-ci, dressée sur son séant, livide, qui s'exclamait : « bonne mère ! » Elle n'allait pourtant pas à l'église, ne portant ni la calotte ni le képi dans son cœur.

C'est chez elle, dans son logis proche de l'ancien musée Cantini, que

j'appris à lire avant d'aller à l'école, terrorisée par la fille de sa voisine, plus âgée que moi, qui menaçait de m'enfoncer un crayon dans le nombril si je ne lisais pas séance tenante. Zaza était un jour plongée dans *Le Provençal*. Je m'approchai de son fauteuil et me mis à le lui lire couramment, à sa grande stupéfaction.

Elle serrait le pain dans une maie – vocable aujourd'hui disparu du dictionnaire (comme a disparu le beau mot « péan », et comme a disparu du langage le mot « sévices », remplacé par celui – affreux – de maltraitance) – et me faisait manger, « pour me fortifier », du yaourt avec du jaune d'œuf, et boire du sang de bœuf. Pendant qu'elle s'affairait à la cuisine, je me plongeais dans *La chèvre de Monsieur Seguin*, *Le Curé de Cucugnan* et *Tartarin de Tarascon*. Loti, qui connut Daudet, l'affectionnait, écrivant tendrement à propos d'une de leurs rencontres : « On disait à demi-mot des petites choses infinies, qui se continuaient comme d'elles-mêmes pendant les silences. » Moi, c'était la chèvre de Monsieur Seguin, qui me disait des petites choses infinies.

« Pour faire du gruyère, m'expliquait Zaza, on prend des trous et on met du fromage autour. » Un porte-feuilles, c'était une branche d'arbre, une paire de souliers, deux sous liés. Elle me racontait aussi deux histoires que je ne me lassais pas d'entendre : celle du marin qui, dans chaque port, s'exclama : « Bah, ce n'est pas aussi beau que le port de Marseille ! », pour finalement arriver dans un port où il s'exclama de nouveau : « Bah, ce n'est pas aussi beau que le port de Marseille ! » et où on lui rétorqua : « mais **c'est** le port de Marseille ! » L'autre était celle de l'homme qui trouve un œuf et le confie à un paysan. Le paysan le perd et l'homme demande : « Je veux l'œuf ou je veux la poule ». Il obtient la poule et la confie à un autre paysan qui la perd. L'homme tempête : « Je veux la poule ou je veux le cochon. » Il obtient le cochon. La surenchère continue, jusqu'à ce qu'un paysan, plus madré, lui enferme un gros chien dans le sac, lequel saute à la gorge du bonhomme trop exigeant. Zaza racontait ces histoires « avec le ton », imitant les voix des différents protagonistes.

Ma marraine Suzanne, originaire de l'Indre, habitait Paris. Toute sa vie d'adulte, elle s'était levée à quatre heures du matin pour travailler aux halles. Elle avait gardé l'accent du terroir. À l'époque où, étudiante, je n'avais pas le sou, elle me préparait des festins dans son petit et sombre logis de la rue Jean-